

mineux, il peut être occasioné par les coups, les froissements de ces organes, les exercices violents, la compression du cordon spermatique par les hernies, les bandages, par les tumeurs abdominales, les excès vénériens, etc. Nous l'avons souvent observé chez les marins.

Il peut occasionner de vives douleurs et produire l'inflammation, l'atrophie ou la désorganisation du testicule.

Le traitement doit être palliatif : on soutiendra les bourses au moyen d'un suspensoire, surtout dans les saisons et les pays chauds ; on peut appliquer des répercussifs et des astringents, l'eau de goulard animée, l'eau alumineuse ; on tiendra le ventre libre au moyen des lavements, les sangsues à l'anus conviennent aux constitutions hémorroïdaires ; on maintiendra les hernies convenablement. Il est rare que l'intensité et la rapidité des accidents obligent à pratiquer l'excision des veines variqueuses ou la castration, à bord des navires.

Le *varicocèle* consiste dans la dilatation des veines du scrotum ; il est beaucoup moins grave que le précédent, et ne réclame guère que les topiques répercussifs et le suspensoire.

Les bains de mer conviennent essentiellement aux individus dont le scrotum est très-relâché.

## CHAPITRE X.

### MALADIES DE SIÈGE INDÉTERMINÉ.

#### *Fièvre intermittente.*

Quels que soient le siège spécial et la cause organique des fièvres à type intermittent ; que ce soient des gastro-entérites ou des névroses cérébro-spinales, toujours est-il qu'elles se développent sous l'influence de causes générales communes à bord des navires.

Il est d'observation que la constitution froide et humide de l'atmosphère, en même temps qu'elle donne lieu à beaucoup d'affections catarrhales, engendre aussi des fièvres intermittentes, et il n'est pas rare de voir régner simultanément, et se compliquer réciproquement, ces deux genres de maladies, sans qu'on puisse accuser l'influence d'émanations délétères autres que celles qui sont inhérentes au navire, et avec le développement desquelles les fièvres intermittentes n'affectent pas de relation bien prononcée. Il en est de ces fièvres comme de celles qu'on observe sur le continent pendant la saison printanière.

C'est surtout au commencement des campagnes que règnent ces sortes de fièvres ; elles suivent ainsi les vicissitudes des affections catarrhales et des embarras gastro-intestinaux qui reconnaissent les mêmes causes et disparaissent comme elles lorsque l'état atmosphérique vient à changer, ou que le navire cingle vers des latitudes plus chaudes ; il paraîtrait même que le séjour à terre peut favoriser leur développe-

ment, et que l'uniformité du séjour du bord ou l'éloignement du foyer hâtent la guérison.

C'est ainsi que M. Fleury rapporte que la plupart des fièvres intermittentes qui régnaient à bord de l'*Hébé* (1824), au départ de Rochefort, étaient dissipées lorsqu'elle fut parvenue à la hauteur de Madère; quelques-unes cependant persistèrent jusqu'au Sénégal, et même durant toute la campagne, ce qui fait supposer que l'affection était entretenue par quelque lésion organique invétérée, et nous fournit une nouvelle leçon sur l'importance des soins qu'on doit apporter dans le choix des matelots.

On pourrait ici arguer de l'influence marécageuse des parages de Rochefort; mais nous voyons la *Pallas* partir de Brest avec des fièvres intermittentes, et ces maladies reparaissent encore pendant un séjour à Mahon.

Pour éclairer le point de doctrine relatif à l'humidité, nous ferons un extrait de notre journal de l'*Antigone*, extrait qu'on pourra rapprocher de celui que nous avons donné à l'article *Bronchite* (tom. 1<sup>er</sup>, pag. 483). » La plupart des fièvres catarrhales observées après notre départ de Toulon, conservaient leur état de simplicité, et cédaient à la médication adoucissante; d'autres, accompagnées de *fièvre intermittente*, le plus souvent *terce*, réclamaient le quinquina. Jusqu'à notre arrivée à Ténériffe, les mouvements du poste donnèrent, à côté de treize fièvres catarrhales, *treize fièvres intermittentes*. En arrivant sous l'équateur, je notais encore cinq fièvres intermittentes; nous continuons jusqu'à Rio de la Plata, où je note *trois fièvres intermittentes*; enfin nous remontons à Sainte-Catherine (Brésil), où les fièvres intermittentes nous abandonnent, mais non les fièvres catarrhales. » Cet aperçu rapide d'une longue et lointaine traversée, tendrait à démontrer, 1<sup>o</sup> que la fièvre intermittente naît sous des influences analogues à celles qui produisent les catarrhes qu'elle complique souvent; 2<sup>o</sup> que l'humidité paraît encore plus essen-

tielle que le froid dans sa production, puisqu'elle nous a suivis jusque sous l'équateur; 3<sup>o</sup> qu'elle perd, après un certain temps, son droit de domicile, et devient moins fréquente; corollaires qui ressortent aussi des observations de MM. Fleury et Laurencin. Le troisième est surtout sanctionné par ce profond aperçu de Rouppe: « Les fièvres intermittentes sont » fréquentes au printemps et au commencement de l'armement; car si l'équipage est à bord depuis un an, elles sont » l'effet des contrées où l'on se trouve. » Ce qui vient à l'appui de ce que nous avons dit de l'acclimatement nautique.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit des effets du froid humide sur l'économie, on concevra le mode d'action de cette cause, dont les effets ordinaires présentent la plus grande analogie avec un accès de fièvre intermittente. L'intermission elle-même pourrait s'expliquer par le froid, car, dans l'un et l'autre cas, aux horripilations avec accélération du pouls et de la respiration succède une réaction qui se soutient jusqu'à nouvel épuisement de la calorification, après lequel le froid reprend de nouveau son empire, et le frisson recommence. Sans beaucoup tenir à cette explication empruntée à M. Edwards, nous passons à d'autres causes plus graves et plus puissantes, ce sont les émanations miasmaticques.

Nous avons fait pressentir qu'on pourrait, à la rigueur, admettre la participation des miasmes dans la production des fièvres intermittentes chez les marins, car, dans aucune circonstance, l'atmosphère intérieure d'un navire n'est parfaitement pure, ne fût-ce que pendant la nuit, où les hommes reposent entassés dans un endroit clos où s'épandent les émanations de la cale. Mais, en nous bornant aux cas où les influences miasmaticques sont évidentes, les fièvres intermittentes qu'elles produisent ne sévissent guère à bord des navires que dans leurs stations sur les côtes marécageuses, comme à l'embouchure de la Charente et autres parages, tels que cer-

tains ports d'Espagne et d'Italie. Il est cependant d'observation que sur les plages brûlantes et malsaines des contrées équatoriales, ce ne sont pas les fièvres intermittentes qui menacent les équipages, mais bien des maladies plus graves, plus meurtrières; il semblerait que la première influence de ces climats, s'exerçant sur des organisations vierges, porterait d'emblée les symptômes à leur summum d'intensité; là, en effet, où l'indigène est miné par la fièvre périodique, l'Européen succombe à la violence d'une fièvre rémittente ou continue qui détruit rapidement l'harmonie de fonctions nécessaires à la vie; l'une et l'autre affection tiennent cependant aux mêmes causes, la différence gît dans l'habitude. Aussi observe-t-on que dans la convalescence des maladies miasmiques, telles que la fièvre jaune, il se développe quelquefois une fièvre périodique plus ou moins grave et opiniâtre; c'est du moins ce que nous avons observé dans l'épidémie des Antilles, en 1821. Il est vrai de dire, néanmoins, qu'en général la fièvre intermittente est rare entre les tropiques.

Quel que soit le rôle que jouent le froid humide et les miasmes dans la production des fièvres intermittentes, nul doute que leur action ne soit favorisée par l'irritation de certains organes, du tube digestif, en particulier; irritation produite par toutes les causes qui peuvent amener une localisation inflammatoire, les écarts de régime surtout. Sous le règne de cette constitution fébrile, les maladies ont une extrême tendance à revêtir la forme intermittente; c'est ainsi qu'une pneumonie, une encéphalite, un rhumatisme même, présenteront cette forme, aussi bien qu'une gastro-entérite; mais, tout en admettant les irritations *préexistantes*, nous ne pouvons nous refuser à penser que l'empoisonnement miasmique ne puisse engendrer des congestions consécutives qui impriment ensuite le caractère spécial à la maladie, d'où les fièvres intermittentes *bénignes* ou *pernicieuses*, celles dites *soporeuses*, *syncopales*, *cardialgiques*, etc., suivant que des

localisations intenses ont lieu sur le cerveau, le centre circulatoire, l'estomac, etc.

En quoi consiste ce miasme greffé sur l'économie, et comment se fait-il qu'une congestion qui menace momentanément la vie se dissipe pour reparaître à une époque déterminée? C'est ce que nous ne tenterons pas d'expliquer, et ce que, d'ailleurs, il ne nous appartient pas d'examiner ici.

La fièvre *intermittente* se compose d'une série d'accès dont chacun comporte plusieurs périodes, ordinairement au nombre de trois: la première de *frisson* avec pâleur, fréquence et dureté du pouls, la seconde de *chaleur* avec rougeur et développement du pouls, et la troisième de *sueur* avec mollesse et ralentissement du pouls, puis disparition plus ou moins complète des accidents, jusqu'à un nouvel accès qui peut avoir lieu le lendemain (fièvre quotidienne), le surlendemain (fièvre tierce), ou le troisième jour (fièvre quarte), et laisser par conséquent un ou deux jours d'*apyrexie*; dans celle dite *remittente*, les accès s'enchaînent en passant du chaud au froid, sans période de sueur.

Il y a des sous-divisions dites *double tierce* ou *quarte*, *tierce doublée*, *quarte doublée*, mais c'en est assez pour notre objet.

Nous avons vu que le type tierce était le plus fréquent, nous devons dire que le type quarte est fort rare à bord des navires, ou bien il succède aux autres par suite d'erreurs de régime ou d'un traitement irrationnel.

Mais le plus ordinairement, outre cet appareil de symptômes essentiels, il en existe de particuliers qui sont ceux propres aux irritations des divers organes, le plus souvent du tube digestif; ces symptômes peuvent prédominer pendant les accès au point de menacer la vie du malade. Les périodes même de cet accès peuvent présenter chacune, celles de frisson et de sueur surtout, une intensité alarmante; c'est ce qui constitue la fièvre *pernicieuse*, qui enlève le malade au

deuxième, troisième ou quatrième accès; et, chose singulière, si l'on donne à propos le remède approprié, cet appareil alarmant de symptômes d'irritation disparaît avec la périodicité, sous l'influence d'un agent éminemment tonique.

Les fièvres intermittentes peuvent avoir une durée indéterminée; les pernicieuses, seules, se terminent promptement par la mort; les autres n'y conduisent qu'en produisant des lésions chroniques, engorgements viscéraux, hydropisies, etc.

L'anatomie pathologique des individus victimes de la fièvre intermittente ne démontre rien de spécial à la fièvre même, et ne découvre que les lésions inflammatoires dont les symptômes ont prédominé pendant la vie.

Les fièvres intermittentes bénignes guérissent quelquefois d'elles-mêmes et disparaissent après quelques accès, surtout si le malade se soumet au régime et fait usage de quelques délayants; d'autres fois il suffira d'une infusion amère de camomille, d'absynthe, etc. Dans les cas de turgescence muqueuse, un vomitif ou un purgatif enlèveront la maladie; si la constitution du malade est inflammatoire, une saignée pourra produire le même résultat; les anciens ne connaissaient pas d'autres moyens avant la découverte des propriétés de l'écorce péruvienne qui est l'antidote le plus sûr; mais, en raison de ce que nous venons de dire, il conviendra d'attendre que trois ou quatre accès aient eu lieu avant d'administrer le quinquina, qu'on peut donner à la dose de deux gros jusqu'à deux onces, en plusieurs prises, délayés dans un véhicule ou autrement; on lui préfère aujourd'hui le sulfate de quinine qu'on administre à la dose de six à douze, et même vingt-quatre grains, dans l'intervalle des accès, et en trois ou quatre prises, soit dissous dans une cuillerée de liquide, soit incorporé dans de la mie de pain, sous forme de pillules. La plupart des praticiens veulent qu'il soit donné quelques heures avant l'accès, mais M. Chomel, qui prétend que son action ne se fait sentir que long-temps après l'ingestion, veut

qu'on le donne le plus long-temps possible avant l'accès, autrement il n'agira que sur le suivant.

Dans les cas de fièvre pernicieuse, la temporisation n'est plus permise; il faut se hâter de donner le fébrifuge à haute dose et dès la cessation du premier accès, ou, si les intervalles se confondent, à la chute de celui qui précède, et avant l'invasion du suivant. Pendant l'accès lui-même, il faut se borner à combattre les accidents.

A l'administration du quinquina se rattachent beaucoup de considérations dans lesquelles nous ne pouvons entrer. La plus importante est celle qui commande de combattre d'abord les accidents inflammatoires, de l'estomac surtout, sous peine de voir le remède échouer ou même aggraver le mal.

Nous rappellerons qu'on a guéri des fièvres intermittentes au moyen de l'opium, de l'ammoniaque; du sulfate de fer, de zinc, de cuivre, d'alumine et de potasse, par les synapismes, les bains froids, les bains très-chauds, la ligature des membres, etc., la poudre de houx, dont M. Constantin a constaté l'efficacité à l'appui des observations de M. Rousseau. Une vive émotion suffit quelquefois; un chirurgien de la marine, de nos amis, fut délivré de la fièvre intermittente de Rochefort, par l'arrivée inattendue d'un camarade qu'il aimait beaucoup.

Il ne suffit pas de combattre la maladie, il s'agit d'en rechercher les causes afin de la prévenir; celles-ci peuvent résider dans quelques vices hygiéniques qu'on se hâtera de faire disparaître; s'il s'agissait de l'influence d'une plage malsaine, il faudrait, dans l'impossibilité de la fuir entièrement, au moins s'en éloigner, et diminuer, autant que possible, les relations avec la terre, et interdire sévèrement d'y passer la nuit, car on sait que c'est à cette époque que les miasmes agissent avec le plus d'intensité.

*Typhus, fièvre typhoïde, fièvre grave.*

Le typhus est une des maladies signalées comme les plus fréquentes par les auteurs de médecine navale; avec le scorbut et la dysenterie, il forme le trépied sur lequel reposent tous les traités sur cette matière; c'est lui qui, dans le dernier siècle, ravageait nos armées navales, témoins les désastres de l'escadre du marquis d'Antin en 1741, de celles du comte de Roquefeuil, de Danville, de Piosen, de Dubois de Lamotte, etc.; c'est de lui que Poissonnier Desperrières disait que le fer et le feu enlèvent moins de victimes; mais il n'en est plus de même aujourd'hui, et le typhus comme le scorbut ont perdu leur génie dévastateur et ne se montrent plus parmi les équipages qu'à l'état isolé ou dans des circonstances, pour ainsi dire, exceptionnelles, comme pour avertir les navigateurs de veiller précieusement aux conquêtes de l'hygiène; car, il faut le dire, la médecine, proprement dite, a bien peu de part dans ces heureux résultats de la civilisation moderne. Il y a plus: à consulter les relations des médecins navigateurs de notre époque, il semblerait que le typhus soit entièrement disparu du catalogue des maladies; c'est qu'on est parvenu à déguiser les objets sous des noms différents; pour les hommes qui suivent le mouvement de la science, le typhus n'était plus naguère qu'une *gastro-entero-céphalite*. Nous trouvons dans le rapport de l'*Atalante* (1829) qu'un homme affecté de gastro-entero-céphalite mourut *sans que la médication la plus active apportât aucune modification dans la marche de la maladie*; que chez un autre une *gastro-céphalite* fut résolue par les sueurs le vingt-unième jour, *des escarres s'étant formées au sacrum et au grand trochanter*; or, dans cette formation d'escarres et dans cette résistance à l'action des remèdes, qui ne reconnaît deux des caractères les plus saillants de l'affection typhoïde? N'avons-nous pas donné nous-même deux observations qualifiées de *méningites*, dans

lesquelles la médication fut impuissante, et qu'aujourd'hui nous penchons à considérer comme des typhus sporadiques? C'est que depuis quatre ans nos idées ont marché; et nous sommes convaincus que l'habile et modeste médecin de l'*Atalante* nous ferait volontiers aujourd'hui les mêmes concessions au sujet de ses deux malades. Tâchons d'exposer l'état de la science sur ce point.

Si nous nous en tenions à la rigueur étymologique du mot *typhus*, nous comprendrions sous cette dénomination toutes les maladies accompagnées de *stupeur*, et nous pourrions logiquement y comprendre l'apoplexie, par exemple; que si resserrant le cadre des analogies, nous admettions comme typhus toute maladie *caractérisée* par des parotides et des pé-téchies, nous courrions risque de ne plus rien trouver à placer dans cet article, car ces prétendus caractères manquent souvent dans les affections dites typhoïdes. Si, revenant à une acception *plus large*, nous reconnaissons comme typhus toute » pyrexie à type continu ou remittent, sporadique, épidémique, » ou endémique avec trouble *fondamental* du système ner- » veux, travail morbide *non moins fondamental* des mu- » queuses et de la peau, et enfin congestions ou inflamma- » tions *secondaires* et *variables* de diverses organes. » (Dictionnaire de médecine en 21 volumes, article *typhus*). Nous retombons dans un vague, selon nous pernicieux à la science, car le *trouble nerveux*, le *travail morbide* des *téguments interne* et *externe* et les *congestions viscérales* sont aussi bien propres à toute phlegmasie intense, à la scarlatine, à la variole, etc., qu'à la peste, à la fièvre jaune et au typhus proprement dit. Dire, en effet, que ces trois affections sont de *même nature*, parce qu'elles présentent certaines analogies apparentes dans les causes et les symptômes, nous paraît aussi peu philosophique qu'il le serait d'avancer que deux animaux d'espèces différentes sont semblables parce qu'ils jouissent d'une organisation analogue.

Mais, dira-t-on, *toutes trois ne sont-elles pas le produit de miasmes ?* Qui vous prouve, répondrons-nous, que ce miasme, qui échappe à tous vos moyens d'analyse, soit toujours de la même nature ? Ne convenez-vous pas d'ailleurs que le *typhus d'Europe est dû surtout à des exhalaisons qui s'échappent du corps d'un grand nombre d'hommes rassemblés, soit sains, soit malades*, et que *la fièvre jaune et la peste sont spécialement produites par les exhalaisons du sol* ? Nous prenons acte de cette déclaration. « Non, malgré ce » qu'ont pu dire quelques auteurs, les émanations ne sauraient être identiques. Celles que la chimie a constatées » ne le sont pas, les autres ne peuvent l'être. Des foyers où » rien ne se ressemble, qui contiennent les uns des substances » animales, les autres des substances végétales, de l'eau » douce ou de l'eau de mer, des cadavres humains ou quelques fourrages avariés, etc., ne peuvent verser dans l'air » des émanations de même nature; elles ne sauraient être » identiques celles qui présentent des odeurs si variées, qui » causent des maladies si différentes, qui développent en » Égypte la peste, aux Antilles la fièvre jaune, aux Indes le » cholera, en Italie les fièvres pernicieuses, ici le scorbut, » ailleurs la dysenterie » (Dictionnaire de médecine pratique, article *émanation*).

Si ces mêmes causes ont quelquefois et alternativement produit les trois formes de maladies, qu'en conclure, si ce n'est que trois maladies peuvent naître d'une même cause *apparente*; comme le froid humide produit à la fois des ophthalmies, des diarrhées et des rhumatismes, que vous distinguez cependant dans vos cadres nosologiques.

Les symptômes nerveux et inflammatoires ne diffèrent tout au plus que par la gravité : c'est peut-être aussi tout ce qui distingue la migraine de l'encéphalite.

Il n'y a réellement de différence que les phénomènes morbides qui ont leur siège à la périphérie; et c'est beaucoup

pour nous, car nous n'admettons point d'identité entre un bubon et des pétéchies, entre un charbon et les taches livides de la fièvre jaune; il y a sous ces phénomènes quelque chose de spécial et de tout-à-fait caractéristique, dans notre opinion; nous croyons que c'est abuser des mots que d'admettre identité entre les pétéchies et la teinte uniforme de la peau dans la fièvre jaune, *parce que c'est toujours du sang épanché dans le réseau capillaire du derme*, ce qui d'abord n'est pas irrévocablement démontré, ensuite parce que nous n'avons jamais vu la couleur jaune de la peau former de véritables *ecchymoses*, ni les pétéchies donner lieu à une coloration jaune uniforme; enfin parce que nous répugnons à voir de l'identité dans des phénomènes qui, chacun à part, affectent constamment des aspects qui leur sont propres. Quant à ce que quelques-uns de ces phénomènes se combinent parfois et que les *pétéchies du typhus se montrent dans la peste et les bubons dans la fièvre jaune*, cela prouve seulement que ces divers symptômes peuvent se compliquer, mais ils ne sont pas plus identiques pour nous que les vésicules de la gale comparées aux pustules de la variole.

Que toutes trois puissent affecter les mêmes types, succéder à des maladies bénignes, présenter des lésions cadavériques nulles, légères ou prononcées, on avouera que ce sont là des analogies bien éloignées, et communes d'ailleurs à presque toutes les maladies.

« La puissance *variable* des miasmes, la *différence* des » climats où ils exercent leur action, les circonstances *diverses* » au milieu desquelles se trouvent les individus, les dispositions *propres* de ces individus, peuvent expliquer la *diversité* » d'apparence de ces trois grandes espèces de typhus » (*loco citato*). Nous en voilà suffisamment, avec le témoignage de nos sens, pour envisager isolément le *typhus*, la *fièvre jaune* et la *peste*, que vous appellerez si vous voulez, *typhus d'Europe*, *typhus d'Amérique* et *typhus d'Orient*; mais il n'en est pas

moins évident, en dépit des tortures de l'argumentation, que, pour tout le monde médical, ces trois maladies sont fort différentes, et très-bien caractérisées par leurs phénomènes propres; et que serait-ce, s'il était démontré que le typhus est caractérisé par l'éruption des plaques de Peyer que MM. Louis, Gilkrest et autres n'ont jamais rencontrée dans la fièvre jaune? Comprendre ces diverses maladies sous une même dénomination, c'est rétrograder au temps des anciens, qui donnaient le nom commun de *peste* à toute épidémie accompagnée de symptômes graves.

Nous n'énumérerons donc point *en masse* les causes, les symptômes, la marche, etc., de ces trois maladies, car nous nous exposerions à commettre de grandes inconséquences ou à ne dire que des choses très-vagues.

Nous ne concluons pas non plus que, si la contagion est démontrée pour l'une des trois maladies, elle le sera pour les autres, car pour nous leur nature identique n'est pas démontrée; nous énoncerons nos opinions à l'égard de chacune d'elles.

Le typhus des vaisseaux, des camps, des prisons, des hopitaux, fièvre maligne, ataxique, adynamique, pétéchiale, etc., est un fléau qui prend sa source dans l'inobservation des moyens dits d'assainissement et qui paraît s'attacher aux sociétés nombreuses que la civilisation n'a point encore éclairées sur les moyens de se conserver. Aussi observe-t-on qu'il tend successivement à disparaître du sein des nations à mesure qu'elles gagnent en lumières, et sous ce rapport la navigation a ressenti les influences du perfectionnement européen.

Les causes assignées au typhus, telles que les auteurs les exposent, ont bien toutes une part plus ou moins directe dans la génération de cette maladie; cependant on ne s'est point assez attaché à distinguer la part de chacune et les relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres. C'est ainsi

qu'on énumère pêle-mêle l'entassement des hommes, sains ou malades, dans des lieux resserrés où l'air est difficilement renouvelé, tels sont les vaisseaux; la putréfaction des cadavres en plein air, les émanations des marais ou des eaux stagnantes, l'habitation des rues étroites, malpropres, mal aérées, la malpropreté du corps, le manque de vêtements et l'exposition aux intempéries de l'air, le grand nombre de plaies gangrenées existant dans un hopital, etc. Cette énumération se résume en ceci, que *le typhus est engendré par une altération de l'atmosphère.*

Il est une autre espèce de cause qui n'est pas moins puissante, c'est l'alimentation mal saine ou insuffisante. L'alimentation mal saine agit comme l'air vicié, en introduisant dans l'économie des principes délétères, de même que MM. Leuret et Dupuis produisaient des affections typhoïdes en injectant des matières putrides dans les veines des animaux. Quant à l'alimentation insuffisante, nous ne la croyons pas *par elle-même* susceptible de produire le typhus; son effet propre est d'engendrer des altérations analogues à celles du scorbut. Mais lorsque, en même temps, existe un foyer miasmatique, alors elle dispose éminemment au typhus, en diminuant la force de réaction de l'économie.

Les passions tristes, le découragement, la nostalgie agissent de la même manière et prédisposent au typhus en diminuant l'énergie vitale.

Quant à l'humidité froide ou chaude considérée comme cause de typhus, elle n'agit aussi qu'en débilitant l'économie, ou en favorisant l'altération, la dissolution, l'expansion et l'absorption des corps putrescibles et des principes délétères.

Mais ici comme partout, nous avons des causes inconnues, impénétrables peut-être, qui font que telle maladie se développe plus tôt que telle autre, chez celui-ci plutôt que chez celui-là.